

*Die Weise von Liebe und Tod
des Cornets Christoph Rilke*

La Mélodie de l'amour et de la mort
du cornette Christoph Rilke

RAINER MARIA RILKE

*Die Weise von Liebe und Tod
des Cornets Christoph Rilke*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

RAINER MARIA RILKE

*La Mélodie de l'amour et de la mort
du cornette Christoph Rilke*

Traduit de l'allemand par
ROLAND CRASTES DE PAULET

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

Le traducteur remercie Axel Wiegandt pour ses conseils
et dédie ce livre à sa mère et à son père.

Ce texte a paru pour la première fois aux éditions Axel
Juncker (Berlin/Leipzig, Stuttgart) en 1906.

© Éditions Allia, Paris, 2013, pour la présente traduction
française.

»... DEN 24. November 1663 wurde Otto von Rilke / auf Langenau / Gränitz und Ziegra / zu Linda mit seines in Ungarn gefallenen Bruders Christoph hinterlassenem Antheile am Gute Linda beliehen; doch mußte er einen Revers ausstellen / nach welchem die Lehensreichung null und nichtig sein sollte / im Falle sein Bruder Christoph (der nach beigebrachtem Totenschein als Cornet in der Compagnie des Freiherrn von Pirovano des kaiserl. oesterr. Heysterschen Regiments zu Roß... verstorben war) zurückkehrt...«

“... LE 24 novembre 1663, Otto von Rilke / de Langenau / Gränitz et Ziegra / demeurant à Linda, fut investi de la part du domaine de Linda laissée par son frère Christoph, tombé en Hongrie ; il lui fallut cependant établir une lettre de garantie / d’après laquelle l’investiture serait nulle et non avenue / si son frère Christoph (qui, d’après l’acte de décès apporté, était mort comme cornette de la compagnie du baron de Pirovano du régiment de cavalerie impérial autrichien de Heyster...) revenait...”

REITEN, reiten, reiten, durch den Tag, durch die Nacht, durch den Tag.

Reiten, reiten, reiten.

Und der Mut ist so müde geworden und die Sehnsucht so groß. Es gibt keine Berge mehr, kaum einen Baum. Nichts wagt aufzustehen. Fremde Hütten hocken durstig an versumpften Brunnen. Nirgends ein Turm. Und immer das gleiche Bild. Man hat zwei Augen zuviel. Nur in der Nacht manchmal glaubt man den Weg zu kennen. Vielleicht kehren wir nächstens immer wieder das Stück zurück, das wir in der fremden Sonne mühsam gewonnen haben? Es kann sein. Die Sonne ist schwer, wie bei uns tief im Sommer. Aber wir haben im Sommer Abschied genommen. Die Kleider der Frauen leuchteten lang aus dem Grün. Und nun reiten wir lang. Es muß also Herbst sein. Wenigstens dort, wo traurige Frauen von uns wissen.

CHEVAUCHER, chevaucher, chevaucher, le jour, la nuit, le jour.

Chevaucher, chevaucher, chevaucher.

Et la vaillance est maintenant si lasse et la nostalgie si grande. Il n'y a plus de montagnes, à peine un arbre. Rien n'ose se lever. Des cahutes étrangères sont accroupies assoiffées près de puits envasés. Nulle part une tour. Et toujours le même tableau. On a deux yeux en trop. La nuit seulement, on croit parfois connaître le chemin. Peut-être que nous refaisons sans cesse la nuit le trajet que nous avons péniblement gagné sous un soleil étranger? C'est possible. Le soleil est pesant, comme chez nous en plein été. Mais nous avons fait nos adieux en été. Les robes des femmes brillèrent longtemps sur la verdure. Et nous chevauchons maintenant depuis longtemps. On ne peut donc qu'être en automne. Du moins là où des femmes tristes nous connaissent.

DER von Langenau rückt im Sattel und sagt:
»Herr Marquis...«

Sein Nachbar, der kleine feine Franzose, hat erst drei Tage lang gesprochen und gelacht. Jetzt weiß er nichts mehr. Er ist wie ein Kind, das schlafen möchte. Staub bleibt auf seinem feinen weißen Spitzenkragen liegen; er merkt es nicht. Er wird langsam welk in seinem samtenen Sattel.

Aber der von Langenau lächelt und sagt: »Ihr habt seltsame Augen, Herr Marquis. Gewiß seht Ihr Eurer Mutter ähnlich —«

Da blüht der Kleine noch einmal auf und stäubt seinen Kragen ab und ist wie neu.

CELUI de Langenau bouge sur sa selle et dit :
“Seigneur marquis...”

Son voisin, le petit Français raffiné, a d’abord parlé et ri trois jours durant. Maintenant il ne peut plus. Il est comme un enfant qui voudrait dormir. De la poussière s’est déposée sur son col de fine dentelle blanche ; il ne le remarque pas. Il se fane lentement sur sa selle en velours.

Mais celui de Langenau sourit et dit : “Vous avez des yeux étranges, seigneur marquis. Vous ressemblez sûrement à votre mère –”

Alors, le petit homme fleurit à nouveau et époussette son col et il est comme neuf.

JEMAND erzählt von seiner Mutter. Ein Deutscher offenbar. Laut und langsam setzt er seine Worte. Wie ein Mädchen, das Blumen bindet, nachdenklich Blume um Blume probt und noch nicht weiß, was aus dem Ganzen wird –: so fügt er seine Worte. Zu Lust? Zu Leide? Alle lauschen. Sogar das Spucken hört auf. Denn es sind lauter Herren, die wissen, was sich gehört. Und wer das Deutsche nicht kann in dem Haufen, der versteht es auf einmal, fühlt einzelne Worte: »Abends«... »Klein war...«

QUELQU'UN parle de sa mère. Un Allemand de toute évidence. À voix haute et lente, il place ses mots. Comme une jeune fille qui attache des fleurs ensemble, essaie pensivement une fleur puis une autre et ne sait pas encore ce que donnera le tout – : ainsi dispose-t-il ses mots. Pour se réjouir ? Pour en souffrir ? Tous tendent l'oreille. Même les crachats cessent. Car ce sont de vrais gentilshommes qui connaissent les manières. Et celui qui, dans la bande, ne connaît pas l'allemand, le comprend d'un coup, sent des mots isolés : “le soir... étais petit...”